

## «Harmagedon» ou «jugement de Salomon» ? (de la signification universelle des initiatives soviétiques de paix)

Georges Gastaud

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Gastaud Georges. «Harmagedon» ou «jugement de Salomon» ? (de la signification universelle des initiatives soviétiques de paix). In: Recherches Internationales, n°24, 1987. pp. 81-86;

doi : <https://doi.org/10.3406/rint.1987.2837>

[https://www.persee.fr/doc/rint\\_0294-3069\\_1987\\_num\\_24\\_1\\_2837](https://www.persee.fr/doc/rint_0294-3069_1987_num_24_1_2837)

---

Fichier pdf généré le 15/12/2022

## **« Harmaghedon » ou « jugement de Salomon » ? (de la signification universelle des initiatives soviétiques de paix)**

Le stade suprême de l'impérialisme ne serait-il pas l'« exterminisme » ?

Il est permis d'avancer cette peu rassurante hypothèse si l'on observe l'affolement des dirigeants occidentaux à chaque nouvelle proposition soviétique de désarmement. Il est vrai que l'adhésion des principales puissances capitalistes au dogme de la dissuasion nucléaire se fonde dès l'origine sur l'idée que le salut de la Bourse, — pardon, des « droits de l'homme » —, vaut bien le risque assumé de ce que le néo-philosophe A. Glucksmann désigne, d'une expression empruntée à l'Apocalypse, la « seconde mort » (pour Glucksmann, il s'agit de la disparition du genre humain à la suite d'un conflit nucléaire). En dépit de son allure défensive, de ses protestations d'attachement à l'« équilibre », le dissuasionnisme occidental légitime une doctrine de l'escalade, de la course au premier coup nucléaire « désarmant » (doctrine « Airland Battle », « first strike »), de l'anticipation permanente et paranoïde sur les intentions agressives supposées de l'Autre. Comme nous avons tenté de l'établir ailleurs<sup>1</sup>, la logique dissuasionniste est de nature foncièrement réactive, au sens que Nietzsche donne à ce mot : loin de dépasser irrationnellement les « visées » politiques de l'Ouest, elle exprime et cristallise sur le terrain militaire la perte d'initiative historique d'un système déclinant, crispé dans le refus morbide de son inéluctable éviction. Malgré les déclamations régaliennes de F. Mitterrand (« la dissuasion, c'est moi » ! »), la souveraineté, l'indépendance, la positivité ne campent pas chez les fans « cohabitationnistes » du petit bouton rouge : agir n'est pas réagir, fût-ce « préventivement » ou « préemptivement » ; penser n'est pas projeter au miroir d'autrui ses propres fantasmes de menace et d'agression. Ne pas confondre force de frappe et force tranquille !

Mais le dissuasionnisme n'est à nos yeux qu'un aspect de cet exterminisme impérialiste, qui n'est pas, dans notre hypothèse, une phase nouvelle de l'impérialisme, mais condense, sous l'effet de la crise, les aspects « parasitaires », « pourrissant » et « agonisant » relevés classiquement par Lénine. Réactivité sur toute la ligne, maladie sénile du capitalisme, l'impérialisme actuel l'est de façon toujours plus directe : nous avons en vue la croissance exponentielle du surarmement, la militarisation de l'économie, — cet acharnement thérapeutique « libéral » sur le corps nécrosé du profit ; ces tendances mortifères s'actualisent dans la casse des hommes et des machines, elle s'exalte dans l'explosion du « quart-monde » et la vampirisation du tiers-monde, dans cette géhenne des bidonvilles, des enfants promis à la vivisection, dans le cloaque des « hommes-détritus » si fortement décrits par M.-A. Asturias. La « seconde mort » infernale, promise

aux païens par l'Ange exterminateur, peut ainsi paradoxalement précéder la première mort, la mort physique pour des millions d'enfants damnés et d'adultes végétant dans les limbes. C'est ici et maintenant, pour un milliard d'hommes, que les survivants du « jour d'avant » sont en droit d'envier les morts du jour d'après, s'il est permis de pasticher une formule attribuée à Khrouchtchev. Et cette nuit des morts-vivants saisit aussi la pensée des maîtres : on songe à l'idéologie-cauchemar de Reagan, qui a publiquement prophétisé l'Harmaghédon à sa propre génération<sup>2</sup>. On vise le nihilisme, l'immatérialisme, la transcendance et la « mauvaise » abstraction des néo-philosophes, leur polémique mortuaire et liquidatrice contre la matière, la vie, la raison, l'histoire, l'homme et le sens. Après moi le déluge, s'exclamait le royal porte-parole d'une noblesse en plein déclin : il n'y a même plus d'« après » pour l'actuel Saint-Germain-des-Près ! Et alors que ressurgissent avec les excommunications vaticanes, le fondamentalisme biblique et l'ordre moral, les idéaux ascétiques et l'horreur du trop-plein de vie, Reagan communie à Bitburg avec les Mânes des SS d'Oradour, avec la ferveur des anticommunistes conséquents : « exterministes de toutes les époques, unissez-vous ! »

C'est pourquoi il serait imprudent de croire que la guerre d'extermination cesse spontanément d'être la continuation de la politique (impérialiste) par d'autres moyens. La remise en cause de la thèse de Clausewitz et de Lénine sur la continuité de la guerre et de la politique, repose sur l'idée séduisante que nul n'aurait rien à gagner à l'extermination de l'humanité. Mais d'abord, ne peut-on soupçonner que, dans certaines circonstances historiques, seul l'un des deux camps aurait vraiment à y perdre ? La révision sécurisante de la doctrine Clausewitz néglige fondamentalement la dissymétrie existentielle du communisme et du capitalisme relativement au *sens* de l'histoire et à la valeur de la vie terrestre. Malgré le forcing de Rambo, combien de Nicaragua en acte ou en puissance pour une seule Grenade ? Combien d'« hommes malades » et combien de convalescents respectifs, de part et d'autres du rideau de dollars ? Apparemment, Gorbatchev et Jaruzelski ont moins peur de Sakharov ou de Walesa en liberté que Botha de Mandela en prison ! A comparer froidement les chiffres de la croissance, ceux du chômage ou de l'analphabétisme, qu'est-ce qui « tourne » le mieux, en 1987, de l'URSS ou des Etats-Unis ? En bref, l'avenir ne sourit pas identiquement aux deux systèmes sociaux en compétition. Dès lors, à moins d'idéaliser l'impérialisme, de le croire capable de se sacrifier dans le long terme aux intérêts de l'humanité, ce pourrait être une ultime satisfaction pour l'impérialisme agonisant sénile et néronien que de jouer les maîtres-chanteurs et de risquer le suicide collectif pour supprimer, avec rage mais sans désespoir, la jeunesse ennemie du monde ! Pas d'après-moi sans déluge ! Lénine a décrit longuement cette logique folle qui pousse les classes déchues à décupler de violence, à se lancer dans des tentatives désespérées quand elles sentent leur pouvoir menacé directement. Rien ne sert donc d'en appeler à la raison, qui est alors la chose du monde la moins bien partagée et la plus polarisée : « On ne peut calculer

sainement quand on est près de sa perte »<sup>3</sup>. Et fort lucidement, le rapport Gorbatchev au 27<sup>e</sup> Congrès pointait l'irrationalité et l'imprévisibilité croissantes du complexe militaro-industriel aux commandes de l'OTAN<sup>4</sup>. Tout en en dévoyant l'usage dans un sens réactionnaire, Nietzsche a exactement analysé comment, dans la logique nihiliste du ressentiment, le faible et le mourant triomphent paradoxalement du fort et du vivant en universalisant l'ascèse et en idéalisant la mort : il s'agit pour les marxistes de reprendre ces vues psychologisantes sur des bases matérialistes et de classe, avec la perspective de repenser l'idée d'intérêts de classe en l'épurant de toute connotation idéaliste de comptabilité raisonnable. La « ruse de la raison », c'est qu'aujourd'hui, *le faible et le mourant, c'est le Maître*, l'homme de la société de classe en phase terminale : or Hegel nous avertit dans sa célèbre dialectique, que c'est le destin et la compulsion native des Maîtres que de confondre la liberté avec la mort, la subjectivité avec la transcendance hautaine, la dignité avec le mépris de l'Autre et de la Matière. Depuis l'origine (existentiellement), le Maître est prêt à payer deux morts pour un esclave. « Lieber tot, als rot », ce que je traduis librement : « plutôt crever que bosser ». Du point de vue stratosphérique de ces nobles baudruches, vivre, c'est exploiter, travailler c'est déchoir. « Hérauts de la libre entreprise », ces naufrageurs trouvent alors un abri anti-atomique parfait dans la faveur montante des « arrière-mondes » et investissent dans le supra-terrestre. Leurs idéologues sont tenus de subordonner la survie du genre humain et l'avenir de l'enfance à l'universelle abstraction des « droits de l'homme », c'est-à-dire au squelette mobile, vénal, flexible et « starisé » de l'humanité charnelle. « Je préfère succomber avec mon enfant que j'aime, osa écrire M. Glucksmann, plutôt que l'imaginer entraîné vers quelque Sibérie planétaire »<sup>5</sup>.

Alors se trouverait démontré « laïquement » dans une moderne version du sacrifice d'Abraham (où l'enfant est massacré au nom d'un idéal transcendant) l'ultime projet de toute réaction : prouver au futur antérieur que l'histoire n'avait pas de sens, que l'homme est voué à l'échec, qu'il a tort de travailler et d'aimer, bref, de changer le monde. Le sens c'est qu'il n'y avait pas de sens, sinon par ce que Hubert Reeves appelle l'absurde au carré. Mais dans ce cas, l'exterminisme est efficace, comme la dissuasion, non pas en puissance et pour demain (s'il passe à l'acte !), mais dès aujourd'hui et actuellement : ne permet-il pas de soumettre la liberté ouvrière, charnelle et immanente des Spartacus aux lasers de Damoclès de Miss Liberty ?

A ce sacrifice d'Abraham, qui serait aussi jugement dernier sur l'histoire, la diplomatie soviétique s'oppose comme le Jugement de Salomon. Il y a jugement de Salomon quand la paternité légitime sur un être est accordée à celui qui, pour garantir la vie et le développement de cet être, accepte si nécessaire de renoncer à sa part de pouvoir initial sur lui. Dans le jugement de Salomon anti-exterministe, l'humanité est à la fois l'enjeu et le juge, appelé à évaluer les deux camps en présence à partir du critère de sa propre survie et de son développement (collectif et individuel). Ici, très

matérialistement, l'idéal ne s'oppose plus à la vie : au contraire, il la change et la réfléchit : il est la vie voulue et approuvée. Comme l'expliquait Gorbatchev, avec une rare hauteur de vue, en réponse à une question de l'Institut international de la vie, le sens (au cube), c'est de donner du sens : pour la première fois dans l'histoire, la continuité de l'espèce dépend d'une décision de laquelle tout homme doit répondre pour tous les autres<sup>6</sup>. L'humanité est ainsi convoquée par le devenir historique, à se constituer en sujet objectif de l'histoire, le maximum du risque correspond à un maximum de gain en conscience.

C'est pourquoi, comme la vraie mère biblique cesse de tirer à elle l'enfant et accède ainsi à la reconnaissance de son statut par l'enfant, l'URSS prend des initiatives unilatérales (de Brejnev proclamant solennellement que l'URSS n'userait jamais en premier de l'arme atomique à l'interruption des essais nucléaires, option zéro...), quitte à se « découvrir », montrant ainsi à l'opinion mondiale, et aux enfants eux-mêmes, qui sont faits juges et interviennent spécifiquement<sup>7</sup> qui est pour la vie. Paradoxalement, le slogan « j'aime la vie » a donc un contenu de classe objectif, à condition bien sûr de préciser, QUI EST POUR LA MORT. C'est donc à qui perd gagne pour l'Harmaghédon, et les Folamour occidentaux soudés à leurs missiles prennent le risque d'une défaite politique d'ampleur planétaire.

On comprend alors qu'il n'est pas indispensable aux Soviétiques de réviser la doctrine de Clausewitz-Lénine sur l'essence politique de la guerre. Cette thèse est à dialectiser, non pas à abandonner (conformément à l'esprit de la « pérestroïka » d'une *renovation marxiste-léniniste*) ; la « nouvelle mentalité politique » ne doit point se concevoir, de manière naïvement idéaliste, comme un effort pour *convaincre* le complexe militaro-industriel de renoncer à l'exterminisme, mais elle peut s'entendre comme un mot d'ordre large, visant à rassembler autour des pays socialistes, des forces ouvrières et de libération, cette *quatrième composante* décisive qu'est l'opinion internationale. Antichambre du communisme, ciment du front mondial de la raison et de la vie, l'anti-exterminisme rallie tous ceux, « fraction pacifiste de la bourgeoisie » comprise, qui craignent davantage l'hiver nucléaire des bombes que la mythique Sibérie des parâtres de l'idéal. Et loin de conduire à un vague œcuménisme ignorant la lutte des classes, l'anti-exterminisme oblige à saisir les enjeux concrètement universels de cette lutte, à saisir la portée révolutionnaire de la lutte pour la paix. Car si sauver la vie, aujourd'hui, c'est la vouloir, comment la vouloir, sans vouloir la changer ?

Le « rasoir de Reagan » exterministe contraint alors à un vaste partage des eaux politique et existentiel, à une extraordinaire expérience philosophique de masse sur les valeurs et idéaux constitués. Celle-ci permet à son tour au matérialisme philosophique de déployer plus directement ses potentialités politiques et (en un sens neuf, centré sur le praxis) ontologiques. Car à l'heure où l'exterminisme se cherche une justification dans l'alliance de l'intégrisme religieux, de l'idéalisme métaphysique et du nihi-

lisme existentiel, le matérialisme, « chair et idéal de la chair conjugués » pour parler comme Eluard, nous paraît seul capable d'assumer, avec esprit de conséquence, le recentrage de la lutte des classes mondiales autour de la question ontologique cardinale « to be or not to be »<sup>8</sup>.

Et l'on voit ainsi comment la « mauvaise fin de l'histoire », par exténuation ou extermination, met l'humanité en situation d'accomplir, non par inertie ou en rêve, mais par libre raison, la « bonne » fin de l'histoire : celle où l'unité conquise du genre humain lui permet d'accéder à la responsabilité d'un avenir ouvert.

Georges Gastaud

1. « Contribution à la critique de l'idéologie dissuasionniste », essai de l'auteur (84).
2. Cf. *S.O.S. America*, H. Alleg, Ed. Sociales, pp. 210 et sqq.
3. Lénine, *O.C.*, T. XXXII, Discours au 9<sup>e</sup> Congrès des Sovièts.
4. Mikhaïl Gorbatchev, rapport du C.C. au 27<sup>e</sup> Congrès du PCUS, notamment ce passage : « nous avons affaire à une société dont les milieux dirigeants ne veulent pas apprécier sainement les réalités du monde et ses perspectives, tirer de sérieuses conclusions de leur propre expérience et de celle des autres. Tout cela démontre l'usure de ses systèmes immunitaires internes, sa sénilité sociale, ce qui réduit la probabilité de changements importants dans les politiques des forces dominantes, accroît son degré de déraison ». Déjà, Andropov remarquait : « pour atteindre ses objectifs hégémoniques, l'administration des EU va si loin qu'on peut mettre en doute l'existence de freins quelconques qui empêcheraient Washington de franchir la limite devant laquelle tout homme raisonnable s'arrêterait ».
5. *La force du vertige*, Grasset, p. 131.
6. Question de Maurice Marois, Institut international de la Vie (Genève) à Reagan et à Gorbatchev : « Considérez-vous, du point de vue biologique, philosophique et politique, que la tâche primordiale de notre temps consiste à proclamer la vie, surtout la vie humaine en tant que valeur suprême ?  
Réponse de Gorbatchev : « je pourrais répondre à cette question très brièvement : oui, certainement oui ! Mais je voudrais ajouter ce qui suit : la question que vous posez a intéressé les meilleurs cerveaux de l'humanité. Mais à notre époque nucléaire et cosmique, elle a reçu une ampleur nouvelle et elle se présente sous un aspect nouveau.  
Fiodor Dostoïevsky écrivait à son époque (et à l'échelle de l'histoire, c'est tout récent) : le secret de l'être humain ne consiste pas seulement à vivre, mais à savoir au nom de quoi on doit vivre ». Je ne conteste pas cette formule. Mais réfléchissez à la nouvelle teneur dont elle s'est enrichie à l'ère nucléaire. Je dirais maintenant qu'à notre époque, il faut consacrer sa vie à sauver la vie même sur terre. Il n'est pas d'objectif plus important. Un tel problème ne s'est jamais posé jusqu'à présent dans l'histoire de l'humanité. Et voici qu'il apparaît brutalement, inexorablement, de la façon la plus concrète. Nul ne peut l'éviter car il concerne le monde entier ».
7. On pense aux luttes conduites par le mouvement des Pionniers comme à l'intervention des enfants dans les activités pacifistes. Chacun se souvient des lettres de la jeune Samantha Smith aux dirigeants soviétiques, de la découverte émerveillée par cette adolescente d'un pays des Soviets sans wargames ni culte de la violence, de l'horreur de l'Establishment américain devant cette « manipulation »...
8. Pour plus ample argumenté, demander la brochure de l'auteur « Matérialisme et Exterminisme ».